

## ALBERT, un évaporé français

On dit d'une personne qu'elle est évaporée lorsqu'elle n'a aucune suite dans les idées, les synonymes pour la qualifier sont : étourdie, légère, sans cervelle. Au Japon, *les « évaporés »* sont ceux qui ont choisi de disparaître subitement. Quelles qu'en soient les raisons : suicide, dépression, dettes insurmontables, acte délictueux, chagrin d'amour... personne ne les recherche ! Ni la police s'il n'y a pas de crime, ni la famille parce qu'elle est déshonorée.

Qui n'a pas rêvé, au moins une fois, de tout plaquer : famille, boulot, maison, amis et de partir ailleurs ? En France, ce genre de projet s'avère très difficile à mettre en œuvre. Chaque citoyen est inscrit sous un numéro d'immatriculation, doit posséder une carte d'identité qui sera réclamée pour le moindre contrat de travail, d'achat de billet d'avion ou de location d'appartement. Le disparu sera recherché et repéré, souvent en premier lieu par sa banque en cas de retrait d'argent. Il faut une chaîne de complicités, prête-noms ou faux papiers pour y échapper et aller se perdre dans un autre continent, l'Amérique du Sud par exemple. Au Japon, pas de carte d'identité. Pour la banque, je ne sais pas. On dit que les Yakusas offrent des facilités. En tout cas, le rêve d'une nouvelle vie ou la fuite d'un cauchemar sont permis.

Vous êtes-vous imaginé un jour, capable de rompre tous vos liens affectifs et matériels avec l'objectif, non de mettre fin à votre existence, mais de la poursuivre ailleurs et autrement, sans laisser de trace, animé par l'espoir rêvé, raisonné ou illusoire d'une autre vie ? N'est-ce pas le pari de certains boat-people ? On les croit poussés par la famine. (Je ne parle pas des réfugiés politiques). En tout cas, ceux qui franchissent ce pas ne sont pas les plus pauvres, tous les témoignages concordent sur ce point. Il faut déjà pouvoir réunir des sommes énormes pour payer les passeurs. Ces hommes ne sont-ils pas tentés par l'esprit d'aventure, le goût du défi : « le quitte ou double » comme au Casino, un pari avec la mort, comme dans un duel ? L'on s'embarque sur une coquille de noix, ou l'on disparaît soit dans une communauté religieuse soit dans une mégapole ; on devient flibustier, ermite ou nomade, retour à nos origines... Après tout, il existe encore des manières d'échapper aux recensements sur notre planète !

Il y a vingt ans, j'ai croisé un petit homme jovial, charpenté, visage hâlé, rond de tête et de corpulence, cheveux et barbe poivre et sel, la cinquantaine, que j'appellerai Albert en raison de sa ressemblance physique (et peut-être plus) avec Einstein. Mon cousin l'hébergeait dans son mas en Camargue où j'étais venue passer quelques jours. Il logeait dans la grange attenante au bâtiment principal qu'il avait aménagée en atelier de sculpture sur bois. Le soir, à la belle saison, il se plaisait à faire des barbecues de viande ou de poissons, des tellines, des moules en brasucade, des escargots, des aïolis ou des anchoïades, des salades sauvages et des cœurs d'artichauts à la barigoule auxquels il conviait sa famille d'accueil et les nombreux copains de passage. En sus, il faisait office de palefrenier, jardinier, plombier ou mécanicien selon les besoins. Auparavant, il avait été pêcheur d'anguilles. On dit : 36 métiers, 36 misères, mais lui ne transpirait pas la misère ! Il cultivait une sobriété éthique, pratiquait le troc, la pêche et la cueillette. Occasionnellement, il vendait des pieds de lampes en bois flotté ou en cep de vigne poli et ciré, ça payait son tabac, ses déplacements et l'entretien de sa camionnette. Ce mode de vie lui convenait. Il avait habité dans les Landes, les Pyrénées, le Lot, sur le Larzac, dans les Alpes maritimes... De Nice à Biarritz, il pouvait être logé partout. Il était un peu écologiste, tendance libertaire, il avait séjourné chez des moines bouddhistes et au sein d'une communauté théâtrale anglicane. Il était bon conteur, mais pas vantard. C'était un genre de type qui prend la vie du bon côté, rieur et chaleureux, serviable, mais réservé. Il lui arrivait d'évoquer une compagne avec laquelle il avait conservé des liens. On s'était dit au revoir à la fin de mon séjour sans échanger d'adresse puisqu'il n'en avait pas de fixe. L'année suivante, il avait quitté le mas.

Cinq ans plus tard, quand Marie-Jeanne, mon amie de Pézenas et son compagnon me parlent d'un sculpteur sur bois, sympathique et bon vivant, installé depuis quelques mois dans l'une des nombreuses échoppes de cette vieille ville qui attire les touristes en s'honorant du passage de Molière, je pense à lui !

« Deux fois par mois, il part chercher son pain au fournil de la communauté de Lanza Del Vasto avec sa camionnette et dessert une vingtaine de clients à la ronde, dont nous sommes, dit Marie-Jeanne. Là, mon intuition se précise :

— Je suis sûre que je le connais... Ne s'appelle-t-il pas Albert ? »

Et c'est bien lui que je retrouve dans sa boutique avec ses pieds de lampe sculptés ! Il me salue comme si nous nous étions quittés la veille ou nous étions fixé un rendez-vous ici ! Mes amis l'invitent à un repas chez eux le soir même.

En repartant, Marie-Jeanne me demande si je l'ai connu à Grenoble où j'ai longtemps habité. « Grenoble ? Non, il ne m'en a jamais parlé ». J'explique comment je l'ai rencontré en Camargue et rapporte une ou deux anecdotes que j'ai retenues de sa vie de semi-nomade entre Méditerranée et Océan, mais j'ignorais son origine grenobloise. « Ce personnage, me confie-t-elle, a fait un *truc énorme* dans sa première vie ! Il ne s'en cache pas. Peut-être en parlera-t-il en ta présence si nous l'amenons sur ce terrain, d'autant que vous avez des amis communs qui ont été indirectement confrontés à l'affaire ajoute-t-elle pour aiguïser ma curiosité. » Elle ne m'en révèle pas davantage, sinon qu'il travaillait dans le secteur de l'éducation populaire « au cours de sa première vie », ce qui me situe nos amis communs.

Pendant le repas, je n'ai pas omis de parler de mes origines grenobloises et de mes amis éducateurs, ce qui le plaçait sur le chemin de son passé. Son regard s'est fait hésitant, j'y ai lu : est-elle déjà au courant ? Comment va-t-elle recevoir mon histoire ? Encouragé par le sourire bienveillant de Marie-Jeanne, il s'est décidé.

« À cette époque, j'étais une sorte de notable municipal. J'avais 35 ans, marié, deux enfants, un garçon de 7 ans, une fillette de 4 ans, une maison à crédit, avec jardin, dans un quartier résidentiel de Grenoble, une Renault 20, le dernier modèle qui venait de sortir. J'avais débuté comme éducateur et j'étais monté en grade si l'on peut dire. Je dirigeais le service jeunesse de la ville, je coordonnais les centres de loisirs et de vacances et la formation des moniteurs. Ma femme était instit et membre du Conseil municipal. Nous offrions une image standard de la réussite. Je le regarde perplexe, j'ai du mal à ajuster cette description à l'homme qui me fait face. Comme pour me répondre, il précise : est-ce que j'étais différent d'aujourd'hui ? Non, mais je n'avais pas le temps de rêver. J'organisais des réunions, j'établissais des plannings, je me rendais souvent *sur le terrain* pour ne pas perdre le contact « avec la base » comme on disait en politique. J'aimais les jeunes, les ados surtout, cette période de transition où tout est possible. Je savais leur parler, les motiver à l'effort, aussi j'encadrais volontiers des stages de voile pendant les vacances scolaires. Disons que je n'étais pas souvent chez moi, surtout en été. Ma femme passait ses congés chez ses parents, à la montagne, parce que le climat y est idéal pour les enfants, plus vivifiant que celui de la mer qui excite, surtout la Méditerranée. Je me souviens d'elle comme d'une personne à principes qui vivait sous l'emprise de ceux de sa mère, laquelle les tenait de sa grand-mère, etc. Pendant l'année scolaire, nous nous croisions, l'un accompagnait le garçon à la musique, l'autre l'y récupérait ; l'une avait une réunion le mercredi soir en mairie, l'autre le jeudi. Quand nous

étions tous les deux absents de la maison, nous embauchions Éliette, une gamine de quinze ans qui faisait du baby-sitting pour subvenir à ses besoins pendant l'année scolaire. Éliette était une adolescente prématurément mûrie, aux allures de jeune femme déjà, blonde aux yeux noirs, sensuelle, avec ses lèvres boudeuses, délurée si on en jugeait par sa tenue vestimentaire et la hardiesse du regard. Ma femme disait qu'elle était *culottée* ! Mais les enfants l'aimaient bien et on pouvait compter sur elle. Elle vivait pratiquement seule depuis l'âge de 12 ans, faisait ses repas et le ménage, s'habillait à son gré avec l'argent qu'elle gagnait. Sa mère, déléguée médicale, était sur les routes la semaine et en vadrouille le dimanche. À peine se voyaient-elles le samedi, pour les achats au supermarché qu'elles faisaient ensemble. Éliette n'avait ni père, ni frère ou sœur, ni cousins. Ses grands-parents maternels, elle ne les connaissait pas... Ils habitaient en Bretagne d'après sa mère qui restait évasive. Au collège, elle ne manquait pas de soupirants, mais les trouvait “ bétassons ”. Rapidement, je suis devenu une sorte de père de substitution pour elle et son Pygmalion. C'était à la fois gratifiant, doux, heureux et inquiétant. Nous adorions discuter ensemble, elle voulait devenir directrice de centre de vacances. Cupidon rôdait incognito. J'ai vaguement perçu le danger avant d'être apte à le nommer. Quand il s'est précisé, j'ai mollement tenté de prendre de la distance. Mais rien, ni de ma sévérité ni de mes mises en garde ne la dérangeait ; elle s'était accrochée à moi comme une patelle à un rocher.

Quand ma femme et moi rentrions tard la nuit, je la raccompagnais chez elle et naturellement, comment résister à son insistance de passer un moment en sa compagnie ? Elle était si tendre, si entière, si abandonnée, elle m'a vite conquis. Nous nous sommes bientôt sentis liés l'un à l'autre “ à la vie à la mort ”, comme des adolescents qui échangent leur sang. Entre nous, il n'y avait pas de barrière, pourtant nous devons feinter celles de la société en préservant notre secret jusqu'au jour, lointain encore, de sa majorité. Elle avait pris une place énorme dans mon être. Ce qui me restait d'énergie je l'employais à dissimuler cette relation coupable et dangereuse qui était devenue ma raison de vivre.

Au bout de quelque temps, Éliette n'y tenait plus, elle m'a déclaré que j'étais l'homme de sa vie et qu'il était au-dessus de ses forces d'attendre deux ans et demi. Elle m'a intimé l'ordre de divorcer tout de suite, c'était plus correct. Elle avait raison. Mais quand je réfléchissais à ma situation familiale, je me sentais ligoté. Ma femme et moi avons souscrit un crédit de 25 ans sur la maison, jusqu'ici nous n'avions réglé dessus que les intérêts de l'emprunt. En cas de divorce, il faudrait la vendre, elle et nos enfants seraient à la rue. Éliette ne supportait pas mes tergiversations sur les questions financières. À force de débattre, nous en sommes venus à concevoir un plan romanesque digne d'un mauvais polar : ma disparition. Je passe les détails

de la préparation de notre plan, élaboré pendant 4 mois. Sa réalisation a été programmée pour l'été, dans le cadre d'un camp d'ado à la mer. Son aboutissement a été le suivant : je pars me baigner au moment où les jeunes, parmi lesquels Éliette bien sûr, et leur monitrice s'apprêtent à regagner le camp pour préparer le repas de midi. Éliette veille à ce que tous les membres du groupe me voient m'éloigner vers la droite. Chacun sait qu'il y a là une zone dangereuse à cause des courants, près d'un rocher qu'il ne faut pas approcher. Mais je suis maître-nageur et prudent. Je contourne ce rocher et dès que je suis hors de vue, nage jusqu'à l'estuaire distant d'un kilomètre. Là, je remonte jusqu'à une cachette imparable où un vélomoteur aux sacoches chargées du nécessaire, tenue de ville, carte d'identité, permis de conduire, argent en espèce, carte de téléphone public, m'attend. La gare se trouve à six kilomètres et le train pour Toulouse passe à 14 h. L'alerte de ma disparition et les recherches en mer occuperont l'après-midi. Plus tard, Éliette ira récupérer à la gare le vélomoteur qui regagnera sa cachette. À Toulouse, tout a été préparé : réservation d'un logement modique et sans dépôt d'identité, cabine téléphonique à proximité, inscription pour un petit boulot de cueillette de pommes. Je l'attendrai là-bas jusqu'à la fin de l'été, car les démarches de police seront longues. En septembre ou octobre, Éliette me rejoindra, sa mère ne sera pas un obstacle. Si tout se passe comme prévu, l'assurance sur le crédit de la maison et notre confortable assurance-vie permettront à ma femme de subvenir aux besoins des enfants pendant toute leur scolarité. Nous n'avons pas prévu de plan B. Je ne connais pas de filière pour de faux papiers d'identité et ne veux pas en prendre le risque. Plus nous peaufinons le scénario, plus nous y croyons. Nous parvenons à la certitude qu'il n'y a pas d'autre alternative. »

Albert se tait.

Marie-Jeanne profite de la pause pour servir des cafés et des infusions.

Je balance, incrédule, puis je risque :

— Et vous l'avez fait ?

— Oui, tout s'est déroulé selon nos plans.

Une avalanche de questions se bouscule dans mon esprit sidéré, mais je crains d'être indiscreète ou de le mettre en difficulté. Il attend paisiblement ma réaction. Je me lance :

— Pendant vos quatre mois de préparation, tu as réussi à ne rien laisser transparaître ?

— C'est que je suis un grand dissimulateur.

Ce constat, il le fait sur le ton de l'objectivité, comme il aurait confirmé : oui, je mesure un mètre soixante.

Je poursuis :

— As-tu imaginé le drame que représenterait cette rupture violente pour toi et ta famille ?

— Je n'y pensais pas, tout simplement. Je ne pensais qu'à mon plan et à Éliette. Nous étions concentrés sur la réussite. Éliette de son côté jubilait, le monde s'ouvrait à elle, rien ne la retenait de son passé. Nous étions Tristan et Yseut, Roméo et Juliette, Calixto et Meliba et combien d'autres amoureux fous qui hantent la littérature. Cette conviction nous nourrissait et justifiait l'acte. Notre projet héroïque nous galvanisait.

Nouveau silence. Cependant Albert ne semble ni gêné, ni fier, ni triste. Il vient de rapporter avec un certain détachement l'histoire d'un homme, lui-même, qui a fait « un truc énorme dans sa vie ».

Les tisanes terminées, Marie-Jeanne sert un petit Armagnac hors d'âge. Nous méditons en réchauffant notre verre d'un frottement des mains.

Encore abasourdie, j'ose la question : Éliette t'a-t-elle rejoint ?

— Oui, Éliette m'a rejoint à Toulouse, nous avons vécu heureux pas mal d'années, mais notre relation n'a pas duré. Au fond, je le savais par avance. L'essentiel est que nous sommes restés amis « à la vie à la mort ».

— Et depuis cette aventure, tu as vécu en te cachant ?

— Non. Au début, je n'osais pas utiliser ma carte d'identité. Un jour où je me suis fait arrêter par les flics dans une voiture prêtée, j'ai dû la présenter, avec mon permis de conduire. Instantanément, j'ai compris qu'il ne se passerait rien, je n'étais pas recherché ! Dès lors, je ne me suis plus caché.

— Tu n'avais pas peur d'un recoupement ? Tu as quand même escroqué les assurances ! Elles auraient pu te retrouver et te poursuivre !

— Non, pas du tout ! répond-il sur le ton d'un conseiller juridique : en réalité, c'est la justice qui a fait une erreur en me déclarant mort par noyade. Ce n'était qu'une hypothèse puisque le corps n'avait pas été trouvé. Quant aux assurances, elles disposaient de trois ans pour me poursuivre, après il y a prescription. Moi je n'ai fait que partir, je n'ai pas usurpé une identité. Je n'étais même pas censé savoir que j'étais déclaré décédé.

— Et ta femme et tes enfants n'ont jamais rien su ?

— Ils l'ont appris quinze après. Mes enfants me manquaient. Cela a été ma plus grande souffrance, j'avais souvent pensé aller les revoir. Le hasard m'a servi et desservi à la fois puisque j'ai croisé mon fils à Marseille. Nous nous sommes reconnus ! Imagine, il avait 7 ans quand je suis parti. Le bonheur et l'effroi ont vrillé mon cerveau, le film de ma vie s'y est dévidé à une vitesse vertigineuse. Nous nous sommes parlé. Il terminait des études d'ingénieur. Il m'a appris que ma fille venait d'entrer dans une école d'infirmière et que leur mère était remariée. Je lui ai tout avoué. Au bout d'une heure, il s'est levé, m'a salué et déclaré

qu'il ne souhaitait pas me revoir. Ma fille a pris la même décision, certainement. Mes seuls regrets sont pour mes enfants que je n'ai pas vu grandir. Nouvelle pause, puis il reprend :

Finalement, cette rencontre avec mon fils a changé positivement ma vie. La nouvelle a été une traînée de poudre à Grenoble. Grâce à elle, j'ai eu le bonheur de renouer avec mon frère et ma mère qui m'ont pardonné. Quelques anciens amis m'ont signifié leur désapprobation, mais j'ai eu une bonne surprise, ajoute-t-il en souriant : une camarade d'Éliette, de son âge, est venue me rendre visite dès qu'elle a eu l'information. Nous nous sommes retrouvés avec joie ! Elle m'a confié qu'elle était amoureuse de moi, elle aussi, quand elle avait 15 ans.

À partir de là, j'ai régularisé ma situation à la sécurité sociale en signalant l'erreur sur mon décès, cela me permettra d'accéder à une maigre retraite. Mais le plus important, c'est qu'à partir du moment où tous mes proches l'ont su, je n'avais plus rien à cacher. J'ai goûté une forme de sérénité.

La soirée se poursuit, tranquille, nous évoquons nos connaissances communes, comparons la vie actuelle à celle que nous avons connue dans les années 70. Marie-Jeanne le questionne sur ses premières expériences de permaculture. C'est sa nouvelle passion. Albert a découvert cette technique de jardinage il y a six mois, depuis il suit des cours, lit tout sur le sujet et enchaîne les stages dans des associations comme « Les Colibris ». Il s'est souvenu que sa grand-mère faisait de la permaculture sans le savoir !

— Quand j'étais enfant, nos voisins se moquaient de son jardin qui ressemblait à un fouillis et de ses pratiques anciennes qui consistaient à associer certaines fleurs à certains légumes et à enrichir le sol avec ce qu'on appelait alors des mauvaises herbes. Aujourd'hui, on y revient et on les développe en les expliquant scientifiquement. C'est Éliette qui me l'a fait découvrir. Nous venons d'acheter un bout de terrain que nous cultiverons ensemble dans l'arrière-pays, avec un petit mas de vigne que je vais restaurer pour mes vieux jours.

— Aujourd'hui, je me sens en accord avec moi-même. Peut-être aurais-je pu agir autrement pour y parvenir, mais à cette époque, empêtré comme je l'étais, je n'ai pas trouvé d'autre issue. J'étais amoureux bien sûr, j'ai agi par passion, mais aussi, sans l'avoir mesuré, j'aspirais à un changement de mode de vie. »

Cette fois-ci nous nous quittons en nous disant : « à l'an prochain ».